
ANNALES
UNIVERSITATIS MARIAE CURIE-SKŁODOWSKA
LUBLIN – POLONIA

VOL. XLIII

SECTIO FF

2-2025

ISSN: 0239-426X • e-ISSN: 2449-853X • Licence: CC-BY 4.0 • DOI: 10.17951/ff.2025.43.2.231-242

**Ceux qui nourrissent les autres. Représentation des métiers
de la viande dans *Comme une bête* de Joy Sorman***

Those Who Feed Others: Representation of Meat Industry
Professions in *Comme une bête* by Joy Sorman

Ci, którzy karmią innych. Obraz pracy w branży mięsnej
w powieści *Jak zwierzę* Joy Sorman

ANNA MAZIARCZYK

Université Marie Curie-Skłodowska, Lublin, Pologne

ORCID ID : <https://orcid.org/0000-0001-8485-0915>

e-mail : anna.maziarczyk@umcs.pl

Résumé. *Comme une bête* de Joy Sorman (2012) s'inscrit dans le cadre de la littérature socio-logique censée dire l'homme au travail. Histoire d'un adolescent qui décide de devenir boucher, le roman met en lumière la spécificité des métiers de la viande, discrédités par la société contemporaine qui exalte la cause animale tout en méprisant l'effort physique. S'appuyant sur des études relevant de la sociologie de la littérature et sur des théories écocritiques, cet article se donne pour objectif d'examiner la représentation littéraire des métiers perçus comme grossiers et déshumanisés ainsi que de dévoiler une réflexion sur le rapport des hommes envers les animaux et sur le carnivorisme, développée ici pour réhabiliter un travail dur, ingrat mais crucial pour subvenir aux besoins alimentaires de la population.

Mots-clés : Joy Sorman, travail, métiers de la viande, animal, carnivorisme

* Druk tomu sfinansowano ze środków Instytutu Językoznawstwa i Literaturoznawstwa UMCS. Wydawca: Wydawnictwo UMCS. Dane teleadresowe autora: Dane teleadresowe autora: Instytut Językoznawstwa i Literaturoznawstwa Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, pl. Marii Curie-Skłodowskiej 4a, 20-031 Lublin ; tel.: (+48) 81 537 26 61.

Abstract. *Comme une bête* by Joy Sorman (2012) falls within the realm of sociological literature, which aims to depict man at work. Telling the story of a teenager who decides to become a butcher, the novel highlights the specificity of meat-related professions, discredited by contemporary society, which celebrates the animal cause while disdaining physical labor. Drawing on studies in the sociology of literature and on ecocritical theories, this article aims to examine the literary representation of professions perceived as coarse and dehumanizing, as well as to reveal a reflection on the relationship between humans and animals and on carnivorism. This reflection is developed here to rehabilitate a job that is hard, thankless, but crucial for providing for the food needs of the population.

Keywords: Joy Sorman, work, meat industry, animal, carnivorism

Abstrakt. *Jak zwierzę* autorstwa Joy Sorman (2012) wpisuje się w nurt literatury socjologicznej, której celem jest ukazanie pracy ludzkiej. Poprzez historię nastolatka, który postanawia zostać rzeźnikiem, powieść ta ukazuje specyfikę zawodów związanych z branżą mięsną, niecieszących się szacunkiem społeczeństwa, które jest nastawione na walkę o prawa zwierząt, a przy tym pogardliwie traktuje pracę fizyczną. Celem niniejszego artykułu jest analiza literackiej reprezentacji zawodów postrzeganych jako prymitywne i pozbawione ludzkiego wymiaru, a także ukazanie refleksji nad relacją człowieka ze zwierzętami oraz nad kwestią spożywania mięsa, rozwijanej w powieści w celu ukazania wartości ciężkiej i niewdzięcznej pracy, lecz niezbędnej ze względu na konieczność żywienia społeczeństwa. Ramy metodologiczne analizy wyznaczają badania z zakresu socjologii literatury oraz ekokrytyki.

Slowa kluczowe: Joy Sorman, praca, zawody branży mięsnej, zwierzęta, jedzenie mięsa

D'où vient la viande sur nos assiettes ? La question que posent souvent les enfants en bas âge rend nombreux mal à l'aise. Pas seulement les végétariens, mais aussi les carnivores préfèrent ne pas s'interroger là-dessus car la vérité est brutale et engendre diverses réactions. Pour le bien-être du consommateur et de la société en général, les établissements liés à la production de la viande sont relégués en dehors des villes et l'on demeure ignorant de ce qui s'y déroule. On discute beaucoup de l'industrialisation trop poussée du processus, le considérant comme inhumain et horrible envers les animaux que l'on traite comme des « 'non-être' détenus dans des 'non-lieux' » (Cornelius, 2020, p. 194). Dans cette mobilisation pour la cause animale, on oublie les gens impliqués dans la production des aliments à base de viande. Embauchés dans des « structures des services semblables à des égouts » (Young Lee, 2008) et invisibles pour la société, ils ne jouissent pas de considération générale, bien au contraire : méprisés comme représentants de métiers manuels, ils sont fréquemment perçus comme des individus déshumanisés, froids et insensibles à l'agonie des animaux. C'est à eux que Joy Sorman consacre son livre au titre significatif *Comme une bête* (2012), intéressée par observer de près le travail honteux qui se fait à l'abri du regard de la société. Le présent article a pour objectif d'analyser cette représentation littéraire des métiers de la viande ainsi que les réflexions qu'elle suscite. S'appuyant sur des travaux relevant de la

sociologie de la littérature¹ et sur des théories écocritiques², il examinera comment le roman contribue à la visibilisation des professions socialement dévalorisées et à la réhabilitation du travail physique, souvent réduit à des stéréotypes erronés. L'étude portera également sur la manière dont Sorman interroge notre rapport aux animaux ainsi que la notion même de carnivorisme, largement discutée dans les débats contemporains.

Paru en 2012, *Comme une bête* raconte l'histoire de Pim, adolescent comme tant d'autres qui, faute d'idées concernant son futur, décide de devenir boucher. La sphère intellectuelle n'étant pas son point fort, il choisit un métier concret et sûr au niveau des débouchés professionnels. La passion pour la viande qu'il découvre durant sa scolarité et qu'il affiche par un tatouage sur l'épaule représentant la côte de bœuf, le motive à travailler dur pour se perfectionner dans le métier et acquérir des compétences spécialisées. *Comme une bête* est un réel roman du travail à placer dans le prolongement des écritures de François Bon et de Leslie Kaplan datant des années 1980, censées dire la vie laborieuse de l'homme (Viart, 2012, p. 138) : la narration, cohérente au niveau thématique, n'est pas perturbée par des histoires parallèles et l'activité professionnelle constitue le motif central de l'intrigue. Contrairement aux tendances qui dominent actuellement dans ce type de littérature et consistent à fournir une représentation de « la société de service qui succède à la société de production » (Beinstingel, 2018, p. 326), Joy Sorman initie le lecteur à la réalité de professions physiques, dévalorisées dans l'imaginaire collectif et perçues comme ingrates ou indignes. Son objectif n'est pas de se livrer à une critique du régime néocapitaliste ni d'exprimer « la crise des valeurs associées au monde du travail » (Adler, 2022, p. 204), mais de rétablir la reconnaissance due à l'effort humain.

Au centre de ce large portrait des métiers de la viande se trouve celui de boucher, aujourd'hui plutôt peu prisé tant par les jeunes que par la littérature du travail bien que, selon Corinne Grenouillet, elle englobe presque tous les secteurs et catégories professionnelles (2019, p. 67). Sorman en découvre les coulisses, à la manière des

¹ La sociologie de la littérature est une approche interdisciplinaire qui considère les textes littéraires comme des faits sociaux, inscrits dans des contextes historiques et culturels. Elle étudie à la fois les conditions de production, de diffusion et de réception des œuvres et les représentations sociales qu'elles véhiculent. En analysant comment la littérature reflète les visions du monde et les valeurs d'une société, elle permet de comprendre la manière dont les œuvres participent à la construction des perceptions collectives de la réalité sociale. Cf. Sapiro, 2014.

² L'écocrédit et l'écopoétique examinent les relations entre la littérature et l'environnement, en interrogeant la manière dont les œuvres représentent et réinventent le rapport des humains au monde naturel. L'écocrédit met l'accent sur les dimensions idéologiques et politiques de ces représentations, tandis que l'écopoétique s'attache à leur mise en forme esthétique et sensible. Toutes deux cherchent à montrer comment la littérature peut contribuer à une conscience renouvelée du vivant et du monde. Cf. Posthumus, 2017, pp. 161-179 ; Buekens, 2019.

récits de filiation ouvrière qui cherchent à faire connaître les métiers méconnus, sans toutefois s'inscrire pleinement dans ce type de fiction. *Comme une bête* ressemble à un petit guide à l'usage des apprentis bouchers, censé leur exposer les facettes de la profession sollicitée : on reçoit des informations générales concernant les qualités requises, les savoirs et les compétences à acquérir, les opportunités d'emploi et même les salaires pratiqués. Formulées dans un style simple et accessible à tous les publics, appuyées par des chiffres concrets, elles permettent de se faire une idée précise sur les avantages qui attendent ceux qui veulent s'y lancer :

un CAP en deux ans après la troisième, plus de 4 000 postes à pourvoir chaque année dans toutes les boucheries de France, un salaire d'apprenti qui varie entre 25 et 78 % du Smic et un secteur qui ne connaît pas la crise. [...] Et pourquoi pas la boulangerie, la maçonnerie ou la menuiserie ? Parce que la boucherie est lucrative, que le boucher ne travaille pas dehors sous le vent et la pluie, et que la viande le motive davantage que le bois c'est comme ça (Sorman, 2012, p. 18).

L'accumulation d'informations factuelles donne au roman l'apparence d'un catalogue de formations plutôt que celle d'une œuvre de fiction. *Comme une bête* rejoint ainsi les formes littéraires qui, selon Grenouillet, se placent du côté de la « littérature-vérité » (2019, pp. 68–70), cherchant moins à romancer la réalité qu'à la restituer dans sa dimension la plus authentique et véridique.

Si le métier ne manque pas d'atouts, la besogne demeure pénible et exigeante. Le roman ne dissimule en rien cette réalité difficile : il décrit les longues journées passées dans le froid des pièces réfrigérées, à porter des charges lourdes et à manier avec précision le couteau pour découper la viande. On travaille dans le sang et les viscères, exposé aux odeurs puissantes qui imprègnent le corps sans qu'on puisse s'en débarrasser. Pim en a horreur et une nausée persistante, d'autant plus qu'il craint que les filles ne veuillent pas de garçons qui « sentent la saucisse de Montbéliard, la viande braisée, le poulet rôti aux herbes et le sang caillé » (Sorman, 2012, p. 31). Tout comme les classiques fictions sur le monde industriel de la fin du XX^e siècle, focalisées sur « un travail qui mettait en question le corps et lui faisait violence » (Viart, 2012, p. 143), *Comme une bête* donne à voir sans fard la dureté du labeur et son impact sur l'homme, en restituant ses routines ainsi que sa dimension physique et éprouvante. Parmi divers aspects du métier, le récit porte une attention particulière aux tâches du boucher : en apparence banales et souvent imperceptibles, elles sont décrites avec une grande précision, révélant leur complexité. Pim en train de scier, désosser, éviscérer, trancher, hacher – les scènes du travail sont légion qui présentent de tout près les opérations liées à la transformation des viandes. Rappelons ici, à titre d'exemple, l'épreuve pratique passée à la fin de la première année du CAP :

Sur le plan de travail de Pim sont alignés un jeu de bavettes, une épaule de veau, un filet d'agneau et une barde de bœuf. Pim dispose d'un aiguiseur, d'un fendoir et d'une dizaine de couteaux – à découper, fileter, dénerver. [...] Pim plonge en apnée dans la viande, concentré sur ses gestes, économies et secs. Il sépare les bavettes, rase les poils résiduels, veille à ce que aucun fragment de chair n'adhère encore à l'os, à ne pas inciser les muscles, à respecter les séparations anatomiques (Sorman, 2012, pp. 76–78).

Tout en qualifiant l'apprenti boucher de « chevalier viandard » (Sorman, 2012, p. 77), comparaison amusante qui produit un effet de distanciation ironique et allège l'ambiance pesante du récit, Sorman donne à voir ce qui fait son quotidien : le contact direct avec des fragments de la chair animale, la manipulation de la viande crue, la vue du sang et des débris organiques. C'est un métier dur et rebutant, présenté ici à travers une écriture riche en détails techniques, éclairante sur les méthodes et les procédés utilisés, une écriture presque documentaire telle qu'elle est souvent sollicitée par la littérature du travail (Grenouillet, 2012).

Si Sorman rejoint les textes qui célèbrent « la fierté du travail manuel » (Viant, 2012, p. 154), elle s'attache également à démontrer que le métier de boucher ne se résume pas à dépecer grossièrement la viande mais qu'il exige un savoir-faire très qualifié et un certain talent. En effet, cette profession relève du domaine de l'artisanat dans la mesure où elle consiste à fabriquer un produit manuellement, en entrant en contact direct avec la matière que l'on doit savoir transformer au gré de ses compétences. Dans le mot « artisanal » on retrouve, non sans raison, le mot « art » qui désigne une habileté à faire des choses remarquables. C'est cette dimension exceptionnelle que font ressortir nombreuses scènes de travail apparemment ordinaire où Sorman laisse le lecteur admirer la précision des gestes de Pim, sa dextérité impressionnante et le soin qu'il apporte à la réalisation des commandes. Le roman fournit par ailleurs quelques descriptions absolument magistrales de la chair animale, matière première et brute qui, sous la main du boucher, est transformée en des plats exquis. D'une précision inégalée en ce qui concerne les formes, les couleurs, les factures, elles dévoilent la qualité et la saveur de la viande, la présentent comme un produit noble et unique dans son genre :

Il y a les foies aussi, magnifiques et immenses, comme des méduses écarlates. Ils goûtent, entassés sur des grilles, brillants comme du vinyle, lisses et doux, on se voit dedans. Foies de veau ou de génisses, roses ou grenat, aux côtés des rognons couleur de velours pourpre, jetés en vrac dans des bacs de plastique jaune [...] (Sorman, 2012, p. 121).

De maintes façons, *Comme une bête* tisse un parallèle entre le boucher et l'artiste, l'évoquant de façon explicite dans une réflexion mi-sérieuse mi-ironique sur le métier selon laquelle « Le boucher transforme l'animal écorché en morceaux parfaits

et équilibrés – rôti bardé, fleur de persil, ficelle impeccable, nœud coulant, chapeau artiste » (p. 77). Il transparaît également dans une scène spectaculaire du traitement des carcasses où l'on voit Pim manier avec maîtrise les outils de taillanderie et enchaîner sans heurts les différentes étapes de la préparation des spécialités bouchères, scène très dynamique qui se termine par la conclusion : « un boucher vaut un danseur » (p. 136).

Le récit du travail du boucher, guidé par « une portée et une visée prioritairement cognitives » (Grenouillet, 2019, p. 70), s'articule dans le roman avec une représentation du travail dans l'industrie de la viande, secteur qui répugne la société contemporaine tout en suscitant un vif intérêt à cause de « l'exotisme d'un univers inconnu » (Beinstingel, 2018, p. 330). Les défenseurs de la cause animale ne cessent de décrier la réalité sanglante de ces filières où l'on procède à une mise à mort massive et violente. Exterminés de manière invisible afin de ne pas choquer la société où la mort et la souffrance sont devenues tabous, les animaux y deviennent des « référents absents », selon la célèbre formule de Carole Adams (2016, p. 93), que l'on n'associe pas aux plats consommés au quotidien. Sorman rejoint cette littérature qui, portée par la volonté de révéler la vérité, pénètre derrière les enclos pour « rendre visible ce qui a été conçu pour être invisible » (Simon, 2015). La scène aux abattoirs est cruciale dans le texte et se déroule selon le schéma commun aux romans qui évoquent ce sujet (*cf.* Simon, 2018) : dans le cadre de sa formation professionnelle, Pim est amené à visiter l'usine à viande et à faire un stage dans une ferme d'élevage, afin d'« apprendre comment la bête passe du statut de cadavre à celui de substance consommable » (Sorman, 2012, p. 38). L'épisode fournit une vision frappante de ces lieux de mise à mort : les scènes brutales de l'abattage animal, abondantes en détails crus, montrent sans fard la violence inhérente à cette opération. Sorman fait bien voir la manière dont on procède « au massacre animal anonyme et massif » (Cornelus, 2020, p. 196), pleinement automatisé pour optimiser le temps et les coûts. Elle dénonce la souffrance des bêtes durant le processus qui se fait sans respect de leur bien-être, dans des conditions déplorables et selon une froide mécanique industrielle. Guidée par une ambition documentaire, elle expose tous les maillons de la production de la viande : les salles de réfrigération, de stockage et de traitement des abats. Cette présentation se voit complétée par le résumé d'un film documentaire de 1949 à titre significatif *Sang des bêtes*, diffusé aux apprentis bouchers avant la visite de l'usine, ainsi que par l'historique de l'abattage industriel qui relève son évolution sous l'influence des méthodes de production en chaîne inspirées par les usines Ford. La vision plurielle vise à intensifier son impact : dépeinte à travers trois perspectives complémentaires, l'industrie de la viande apparaît d'autant plus bouleversante, semblable à un laboratoire de la barbarie où « s'impose le spectacle effarant des secousses et des tremblements, échines frissonnantes, muscles tétanisés, yeux révulsés, langues qui pendent, groins palpitants, têtes renversées, boyaux qui dégringolent, bêtes épulchées comme

des bananes [...] » (Sorman, 2012, p. 47). Le contexte historique souligne avec plus d'acuité l'objectivation des animaux qui sont soumis au traitement identique que les composants de véhicules, acheminés automatiquement le long de la chaîne de production comme une simple ressource :

Des porcs défilent sur des tapis roulants – l'un nettoie les oreilles, l'autre arrache les soies – et les carcasses sont suspendues à une sorte de pont roulant, des rails en pente douce qui passent d'un poste d'intervention à l'autre, les ouvriers tirent les bêtes à eux pour travailler au corps. La voilà la bonne idée, transporter les animaux-objets en les maintenant par le haut (Sorman, 2012, p. 56).

Cette extrême dévalorisation des bêtes de rente que l'on assimile à une masse organique à traiter constitue le fondement de la logique de production car, selon les explications fournies aux candidats au métier, « il suffit de caresser la tête d'un animal pour ne plus pouvoir le tuer » (Sorman, 2012, p. 58). Sorman laisse voir comment aux abattoirs on transforme la vie en marchandise. Présentant de très près le processus entièrement automatisé et rigoureusement planifié, elle dévoile les mécanismes de l'industrie de la viande : « En réalité, plus personne ne tue vraiment les bêtes depuis que l'abattage est à la chaîne : le travail robotique est inattentif, il est irresponsable, et la mort est fractionnée » (2012, p. 55).

L'épisode de l'abattoir porte également un regard perspicace sur les métiers de ce secteur, invisibilisés par la société tout comme les animaux qu'ils traitent pour la nourrir. Sorman raconte sans enjoliver la dure réalité du travail et les conditions éprouvantes dans lesquelles il s'exerce : des longues journées qui commencent au milieu de la nuit, la nécessité d'affronter le froid, les bruits et les odeurs nauséabondes. Ce qui s'avère le plus pénible, c'est le travail avec le vivant que l'on doit mener à la mort. Contrairement au boucher qui est « en fin de chaîne, qui vend de la bête débarrassée de toutes ses parties animales » (Sorman, 2012, p. 48), les ouvriers des abattoirs se trouvent face à des êtres sensibles, capables de ressentir de la souffrance et de la douleur. Confrontés chaque jour à la vue des corps disséqués des bêtes, du sang et des viscères, ils doivent non seulement affronter la mort à l'échelle industrielle, mais aussi y participer activement, ce qui entraîne une souffrance profonde. Hannah Cornelius remarque qu'ils « sont tiraillés entre l'obligation de traiter les animaux comme de la matière brute afin de céder à la pression de la rentabilité, et les sentiments de culpabilité causés par les signes indéniables de la sensibilité animale » (2021, p. 159). Sorman fait magistralement voir à quel point la situation peut peser lourd sur le moral de l'individu à travers les réactions de Pim, traumatisé par la réalité de l'abattoir au point d'être submergé par des visions de sang qui colorent son univers en rouge. L'épisode de Patrick est également très significatif à cet égard : conscient d'avoir à faire avec les êtres vivants destinées à la boucherie, il leur parle pendant les derniers instants, leur

fait écouter de la musique et veille à les abattre d'une manière « humaine » (Rémy, 2003, pp. 53–54), sans douleur et dans le respect de l'animal. La mécanisation du travail par l'automatisation de certaines tâches ne le rend plus facile qu'apparemment. Tout le processus est certes plus productif et moins pénible puisque les ouvriers ne sont pas confrontés aux animaux mais à un segment corporel à traiter par des gestes simples et répétitifs, ce qui doit leur permettre de prendre une distance émotionnelle par rapport à leur activité professionnelle. Or, ce mode de travail a pour conséquence non seulement l'objectivation de l'animal mais aussi la dégradation de l'homme : privé de conscience de ses actions, il est réduit au rôle de machine industrielle censée réaliser des opérations mécaniques. Sorman dénonce la déshumanisation de l'industrie de la viande, en montrant les ouvriers en train d'effectuer des tâches sales et dégoutantes à un rythme effréné, sans avoir le temps de souffler ni de ralentir :

[...] les ouvriers s'affairent et accélèrent la cadence à mesure que chauffent leurs muscles, du sang plein les blouses, de la sueur plein la nuque. Ça crie, ça court, ça s'interpelle, ça donne des ordres et en reçoit, ça s'engueule, ça raconte des blagues de cul et ça chante [...], la cadence est exceptionnelle, les gestes foudroyants de rapidité, ils ont le nez penché dans les viscères, les lames tranchent et les mains gantées farfouillent profond, ça gicle dans les bacs (2012, p. 49).

Le travail à la chaîne s'apparente à un esclavage : attelé à son poste, l'ouvrier doit suivre la cadence de l'équipe ou de la machine et se laisse engloutir par « la sérialisation et l'automation de la production industrielle » (Lamoureux, 2008, p. 30). *Comme une bête* montre l'homme réduit à une bête de travail, à une main-d'œuvre anonyme et brutale, censée abattre chaque jour des milliers d'animaux pour nourrir des gens partout dans le monde.

Par-delà le roman quasi documentaire, relevant du courant qu'Anne Simon nomme « fiction agroalimentaire » (2018, p. 143), *Comme une bête* est aussi une vaste réflexion sur notre rapport complexe aux animaux, à la fois affectif et utilitaire. « Nous aimons les animaux et aussi nous les mangeons » dit Sorman (2012, p. 46) et s'attache à éclairer ce paradoxe qui est une source de conflits intérieurs aboutissant à des pratiques telles que le végétarianisme ou véganisme. Elle dévoile que notre tendresse envers les animaux est très sélective : la société contemporaine valorise largement les animaux de compagnie qui sont devenus des membres incontournables de nombreux foyers, et se montre également sensible au sort des espèces sauvages en raison de la conscience écologique croissante. Les bêtes de rente ne bénéficient pas d'autant de considération : enfermées dans des structures industrielles, elles échappent au regard et à l'attention des hommes quoique, selon François Nordmann, ces derniers sont « bien conscients, fût-ce d'une conscience en partie inavouable aux autres comme à eux-mêmes, que la consommation de viande [...] occasionne

[...] la mise à mort de sujets animaux qui étaient pleinement vivants et désireux de vivre » (2011, p. 401). Sorman révèle parfaitement ce qu’elles sont pour la majorité des gens : « de petites usines vivantes, des fabriques à lait et à viande qui font les trois-huit sur quatre pattes » (p. 86). L’histoire d’un apprenti boucher est censée valoriser le bétail trop souvent dédaigné et à promouvoir un rapport respectueux envers l’animal. Tout en apprenant le métier, Pim – persuadé qu’un « boucher sans vache est un homme abstrait » (p. 80) – choisit de faire un stage à la ferme qui lui permet de se familiariser avec la réalité campagnarde et de nouer une profonde relation avec le vivant. Son intensité apparaît avec toute sa force durant la visite des abattoirs où la vue des animaux morts évoque le souvenir d’un cochon de la ferme et lui inspire une volonté invincible de sauver du destin cruel une bête déjà assommée. À ce moment, il conçoit également un plan fou de s’immerger la nuit parmi « la plèbe animale, le prolétariat de l’élevage destiné à nourrir la planète » (2012, p. 41) et partager chaque étape de son parcours menant à la mort afin de « voir comment ça fait de faire la bête » (p. 68). Plus tard, un lien très proche, voire même intime, se crée entre lui et la vache Culotte : au cours des soins quotidiens qu’il apporte aux bêtes, Pim découvre en Culotte un être vivant, un Autre doté d’une sensibilité voire même d’une personnalité insoupçonnées. Encore une fois, il tente d’incarner l’animal, de s’identifier à lui pour expérimenter le monde par son regard non humain et ses sensations brutes. Les moments partagés ensemble ont une dimension presque métaphysique : ils ouvrent un espace de communion entre l’homme et l’animal, êtres différents qui font tous les deux partie du monde du vivant. Tout comme Pim désirant « retrouver le temps simple du face-à-face, quand l’homme connaissait bien la bête qu’il s’apprêtait à manger » (p. 162). Sorman cherche par son roman de renouer le lien entre l’homme et les animaux de rente, perdu suite à l’industrialisation de la production de la nourriture. Elle rappelle que ces derniers sont des vivants à part entière, semblables aux humains par bien des aspects. Les reconnaître pour ceux qu’ils sont réellement est un enjeu éthique car, comme le souligne Hannah Cornelius – parmi tant d’autres –, seule « une réinvention de notre rapport aux animaux de boucherie [...] donne un sens à leur mort » (2021, p. 162).

Parallèlement à cette valorisation du bétail, *Comme une bête* s’inscrit, de manière littéraire, dans le grand débat actuel sur la consommation carnée. Sorman explore cette problématique de plusieurs perspectives, entrecoupant l’action romanesque par des fragments de nature historique, économique ou sociale qui rappellent l’importance de la viande dans l’alimentation, son rôle dans l’évolution de l’humanité ou encore les habitudes culinaires contemporaines marquées par la prédominance des plats carnés. Ils soulignent les bienfaits de la viande pour la santé et le bien-être général à travers quelques anecdotes sur les pratiques médicales : celles anciennes, qui consistaient à boire du sang d’un animal fraîchement abattu ou à s’envelopper de ses entrailles

dans un but thérapeutique, et celles modernes où l'on croit en « transfert de neurones » (Sorman, 2012, p. 116), à savoir l'élargissement des facultés intellectuelles grâce à la consommation du cerveau animal. Le récit suggère que, depuis le moment où « Dieu dit à Noé : tout ce qui se meut et possède la vie vous servira de nourriture » (p. 162), la condition humaine est fondamentalement associée à l'acte de tuer et de manger de la chair animale. Autrefois, sa consommation symbolisait un certain statut social et était une aspiration collective au point que certains politiciens en faisaient une promesse électorale. Actuellement, en raison de l'évolution des moyens de production, elle s'est banalisée si largement que la viande est devenue une composante des mets tout prêts et « nourrir l'humanité carnivore et progressiste » (p. 50) constitue un défi crucial. Dans son œuvre majeure *Quand les espèces se rencontrent* Donna Haraway constate sans illusion que « Hors de l'Éden [...], manger signifie aussi tuer, qu'on le fasse de manière directe ou indirecte » (2021, p. 459). Le roman de Sorman contient un très beau passage qui illustre cette thèse, en montrant une dépendance biologique de l'homme envers les animaux – autrefois sauvages, aujourd'hui élevés – qui représentent une source essentielle de subsistance, ce qui implique leur mise à mort :

Pim sait tout ce qu'il y a à l'intérieur des bêtes, les abats qui dégueulent sans fin, mais aussi les paysages de verdure, les caresses d'un éleveur, des escalopes de veau à venir, il y a tous les hommes qui les mangeront, il y a la grande chaîne du vivant, ininterrompue et implacable, il y a la théorie de l'évolution, les secrets de la nature et l'humanité tout entière qu'il faut sustenter, il y a un monde et les animaux étaient là devant nous (2012, p. 49).

Comme une bête est une de ces œuvres contemporaines qui « se livrent [...] à une célébration de la viande, à la faveur d'un discours néocarniste qu'elles enrichissent et affinent » (Cornelus, 2021, p. 157). Pleinement consciente que le carnivorisme est, comme l'affirme Dominique Lestel, « une caractéristique existentielle fondamentale » (2011, p. 96) de l'homme, Sorman met en valeur la chair animale en tant que matière précieuse, source nutritive de qualité essentielle dans l'alimentation humaine : « la viande est pleine de vie et la vie se transmet » (2012, p. 139). Et elle préconise sa consommation éthique, respectueuse à la fois des animaux que l'on ne devrait pas réduire à une simple matière première, que des hommes qui travaillent dur pour la préparer car « la viande est un trésor, le trésor des bêtes que s'arrachent les hommes » (p. 130).

Avec *Comme une bête*, Joy Sorman évoque un sujet controversé qui suscite des polémiques dans la société actuelle : l'industrie de la viande. Au moment où l'on dénonce avec force ses abus, suite à quoi le végétarianisme et le véganisme gagnent en popularité, elle aborde cette problématique sous un autre angle et focalise son attention sur les gens qui travaillent dans ce secteur. Éleveurs, abatteurs,

bouchers – autant de professions liées à la fabrication de la nourriture qui, autrefois appréciées (Horovitz, 2005, pp. 40–41), ne jouissent pas actuellement de l'estime sociale en tant que métiers manuels, sales et dégradants qui, de plus, contreviennent aux valeurs éthiques de la société en matière de traitement des animaux. Leur représentation par Sorman s'éloigne tout autant des images conventionnelles de la souffrance, de l'exploitation et de l'aliénation, véhiculées par la littérature classique du travail que des exemples de la réussite spectaculaire à l'américaine dont abondent les romans contemporains (Beinstingel, 2008, p. 330). Tout en montrant la spécificité du travail exigeant une grande résistance physique et un psychisme fort pour affronter le stress lié à la brutalité des tâches, Sorman s'emploie à valoriser ces métiers, souvent perçus comme grossiers et déshumanisés, en mettant en avant la maîtrise des techniques professionnelles et le respect des animaux, valeurs revendiquées par ce milieu. Elle souligne surtout le fait qu'il s'agit là du travail de première nécessité, essentiel pour l'humanité dont le nombre est en hausse constante et qu'il faut nourrir : « Rendons grâces à ceux qui s'y collent, nous n'aurions pas le courage, nous sommes planqués et nous sommes incompétents » (Sorman, 2012, p. 51). « [Q]uotidien, répétitif, sans événement, le travail peut-il en tant que tel faire l'objet d'un 'roman'? » se pose la question Isabelle Krzywkowski (2010, p. 119) et *Comme une bête* y fournit une réponse tout à fait affirmative. Représentation littéraire des métiers de la viande, il est en même temps une réflexion complexe sur le régime carnivore de l'homme, ses liens avec les animaux et le respect qu'il leur doit pour tous les bienfaits qu'ils apportent dans sa vie.

REFERENCES / REFERENCES / BIBLIOGRAFIA

- Adams, Carole J. (2016). *Politique sexuelle de la viande. Une théorie critique féministe végétarienne*. Paris : L'Âge d'Homme.
- Adler, Aurélie, Heck, Maryline (dir.). (2019). *Écrire le travail au XXI^e siècle : quelles implications politiques ?* Paris : Presses Sorbonne Nouvelle. <https://books.openedition.org/psn/10438> (page consultée le 12 juillet 2025).
- Adler, Aurélie. (2022). Fictions de l'usine occupée dans les livres d'Élisabeth Filhol et Arno Bertina. In : Marta Inés Waldegaray (dir.), *Anfractuosités de la fiction 2. Tâtonnements du politique* (pp. 203–223). Reims : EPURE.
- Beinstingel, Thierry. (2018). Écrire sur le travail: être dedans et dehors – œuvres emblématiques et histoires singulières. *Modern & Contemporary France*, 26(3), pp. 323–333. DOI : <https://doi.org/10.1080/09639489.2018.1447915> (page consultée le 15 juillet 2025).
- Buekens, Sara. (2019). L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française. *Elfe XX-XXI*, 8. DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.1299>. <http://journals.openedition.org/elfe/1299>
- Cornelus, Hannah. (2020). Les animaux pris « dans les parallélépipèdes » de notre hypermodernité. *Voix plurielles*, 17(1), pp. 193–203.

- Cornelus, Hannah. (2021). « La vache, je t'aime tant que je te mange ». Le néocarnisme dans deux romans français contemporains. *Revue Traits-d'Union*, 10, pp. 156–167.
- Grenouillet, Corinne. (2012). Le monde du travail dans les récits de filiation ouvrière. *Intercâmbio*, 5, pp. 94–113.
- Grenouillet, Corinne. (2019). La représentation du travail dans le champ littéraire et critique contemporain. *Les Mondes du travail*, 22, pp. 67–80.
- Grenouillet, Corinne. (2020). Mémoire de l'événement ouvrier : témoignages et romans français de la désindustrialisation au XXI^e siècle. In : Corinne Grenouillet, Anthony Mangeon (dir.), *Mémoires de l'événement. Constructions littéraires des faits historiques (XIX^e–XXI^e siècle)* (pp. 231–263). Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg.
- Haraway, Donna. (2021). *Quand les espèces se rencontrent*. Trad. Fleur Courtois-l'Heureux. Paris : La Découverte / Les Empêcheurs de penser en rond.
- Horovitz, Roger. (2005). *Putting Meat on the American Table. Taste, Technology, Transformation*. Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- Krzywkowski, Isabelle. (2012). Entre « préoccupation esthétique » et *main stream* dans le récit du travail des années 1980 à nos jours. *Intercâmbio*, 5, pp. 114–130.
- Lamoureux, Johanne. (2008). Le travail de la viande. *Intermédialités / Intermediality*, 11, pp. 13–34.
- Lestel, Dominique. (2011). *Apologie du carnivore*. Paris : Fayard.
- Nordmann, Jean-François. (2011). Des limites et des illusions des éthiques animales. In : Jean-Baptiste Jeangène Vilmer (dir.), *Anthologie d'éthique animale. Apologies des bêtes* (pp. 399–404). Paris : PUF.
- Orientale, Caputo Giustina, Lazzarin, Stefano. (2022). Sociologie et littérature face à la question du travail : le cas italien. *Laboratoire italien*, 28. DOI : <https://doi.org/10.4000/laboratoireitalien.8779>. <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/8779>.
- Posthumus, Stéphanie. (2017). Écocritique : vers une nouvelle analyse du réel, du vivant et du non-humain dans le texte littéraire. In: Guillaume Blanc, Élise Demeulenaere et Wolf Feuerhahn (dir.), *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes* (pp. 161–179). Paris : Éditions de la Sorbonne.
- Rémy, Catherine. (2003). Une mise à mort industrielle « humaine » ? L'abattoir ou l'impossible objectivation des animaux. *Politix*, 16(64), pp. 51–73.
- Ruffel, Lionel. (2012). Un réalisme contemporain. Les narrations documentaires. *Littérature*, 66, pp. 13–25.
- Sapiro, Gisèle. (2014). *La sociologie de la littérature*. Paris : La Découverte.
- Simon, Anne. (2015). Animal, l'élevage industriel. *Mémoires en jeu. Revue critique interdisciplinaire et multiculturelle sur les enjeux de mémoire*. <https://www.memoires-en-jeu.com/encyclopedie-animal-lelevage-industriel/> (page consultée le 12 juillet 2025).
- Simon, Anne. (2018). Langage éprouvé et souci du mot juste : droit, littérature et élevage industriel. *Grief : Revue sur les mondes du droit*, 5, pp. 141–153.
- Sorman, Joy. (2012). *Comme une bête*. Paris : Gallimard.
- Viart, Dominique. (2012). Écrire le travail. Vers une sociologisation du roman contemporain ? In : Dominique Viart, Gianfranco Rubino (dir.), *Écrire le présent* (pp. 133–156). Paris : Armand Colin.
- Young Lee, Paula. (2008). *Meat, Modernity and the Rise of the Slaughterhouse*. New Hampshire: University of New Hampshire Press.